L'EXPOSITION DE BORDEAUX

En disant un mot, l'autre jour, à propos d'un article de *La Presse*, de la prochaine exposition de Bordeaux, nous avons promis de revenir sur le sujet ; nous y voici.

La Société Philomathique de Bordeaux, qui organise cette exposition, est, comme son nom l'indique, une société fondée pour l'encouragement des sciences, des arts, de l'industrie et de l'instruction publique. Parmi les moyens qu'elle emploie pour arriver à son but, figurent les cours gratuits, les concours et les expositions.

Ses ressources se composent de la cotisation de ses membres et de subventions qui lui sont accordées par le ministère du commerce, par le département de la Gironde et par la chambre de commerce de Bordeaux ; son budget de recettes est d'environ 60,000 francs (\$12,000) par année.

L'exposition de 1895 sera la treizième exposition de la société et, comme ses devancières, elle est appelée à un brillant succès.

Cette exposition est internationale en ce sens que, outre la France et ses colonies, elle admet à toutes les classes de l'exposition les pays suivants : Royaume-Uni, Belgique, Suisse, Italie, Espagne et Portugal. De plus, elle est universelle pour les classes suivantes exclusivement : Vins, Spiritueux, Electricité et Sciences Sociales.

Nos produits, par conséquent, ne pourraient entrer à l'exposition que dans la classe des vins et spiritueux. Ce serait bien l'occasion ; pour nos vigneronniers du comté d'Essex et de la péninsule du Niagara, qui prétendent faire de meilleur vin que le bordelais, d'aller exposer leurs produits côte à côte avec ceux des cotons du Médoc, des graves et des palus. Mais nous n'osons pas espérer qu'ils tentent l'aventure.

Nous aurions cependant un grand intérêt à faire connaître nos produits forestiers et agricoles à Bordeaux, ville de 250,000 habitants, marché d'un quart de la population de la France et dont le port est le troisième de la France pour le tonnage. Le commerce de Bordeaux, en dehors de l'Europe, se fait principalement avec les côtes est et ouest de l'Afrique, et avec l'Amérique du sud, plus le Mexique. Les principaux articles de son commerce d'importation sont, en première ligne, les denrées coloniales, épices, graines oléagineuses, gommés, bois de douelles, bois de service, peaux crues et préparées. Les riches

plaines de la Garonne et de ses affluents fournissent à son commerce d'exportation les vins, les liqueurs et les fruits secs. Elles demandent à son commerce d'importation, pour combler un déficit normal dans leur production, des grains, du foin, de la viande de boucherie, du beurre et du fromage.

Comme on le voit, nous aurions là, pour peu que nous puissions y accéder dans de bonnes conditions, un marché pour presque tous les produits de nos champs, de nos troupeaux, de nos forêts.

Ne vaudrait-il pas la peine que notre gouvernement fit faire des instances auprès de la Société Philomathique pour nous permettre de faire une exposition, sinon distincte et séparée, au moins dans la section réservée au Royaume-Uni ?

LE CRAYON

L'humble instrument qui nous sert à fixer sur le papier, pour être reproduit par la typographie, les choses intéressantes que nous voulons dire à nos lecteurs, consiste comme chacun le sait, en un petit parallélogramme de plombagine ou "mine de plomb" renfermé dans un étui de bois rond ou carré, hexagone ou même octogone, suivant le caprice ou la fantaisie du fabricant. D'autres crayons sont insérés dans un étui plat comme les crayons des charpentiers. D'autres encore ne sont que le petit cube élongé de plombagine que l'on insère dans un tube en métal plus ou moins précieux, plus ou moins ouvragé et muni d'un appareil quelconque pour le faire sortir ou rentrer.

L'origine du crayon actuel ne se perd pas dans la nuit des temps. Il n'y a pas longtemps encore que l'on se servait d'un crayon de plomb, petit cylindre de métal dont la marque n'était bien distincte qu'avec le secours d'un mouillage répété. Mais on trouve des traces du crayon de plombagine vers le milieu du seizième siècle. L'Angleterre a d'abord fourni les crayons au monde civilisé ; mais elle a été ensuite détrônée par la ville de Nuremberg, en Allemagne. Cependant, quoique les crayons allemands — les Faber, principalement — tiennent la tête du marché, il n'est guère de pays qui n'ait découvert sur son territoire des mines de plombagine et qui ne fasse de bonnes qualités de crayons domestiques.

La plombagine ou "graphite" n'est pas employée pure, elle serait

trop fragile. On la réduit en fine poussière dans un mortier et on la mélange avec de la glaise. Ce mélange, est passé dans des sas de différentes grosseurs ; la finesse de la poudre et la plus ou moins grande proportion de glaise servent à déterminer la qualité et la dureté du crayon, ce qui donne une grande variété de degrés, que l'on trouve marqués sur l'étui de bois, soit en chiffres, soit en lettres dont les commerçants seuls connaissent exactement la signification. Les uns sont numérotés : 0, 1, 2, 3, 4, etc ; les autres, marqués H, HH, HB, HM, SM.S, etc.

Pour introduire la "mine" dans son étui de bois, on fait une pâte épaisse du mélange de plombagine et de glaise que l'on jette ensuite dans un fort cylindre placé debout. Un piston, mû par un pouvoir hydraulique, descend dans le cylindre et exerce une énorme pression sur la pâte qu'il contient ; si bien que cette pâte s'échappe par de petits trous rectangulaires percés au fond du cylindre, sous la forme de minces et longs parallélogrammes. Le bois de cèdre qui forme l'étui a d'abord été taillé de la forme voulue par des machines *ad hoc* ; il est là, tout prêt, en deux sections s'adaptant l'une sur l'autre, et dans l'une de laquelle une machine a creusé une mortoise exactement de la dimension de la "mine" qui doit y entrer.

Il ne reste plus qu'à faire entrer la mine dans cette mortoise et à coller par dessus l'autre section. Puis les crayons sont coupés de la grandeur voulue par un couteau mécanique que l'on aiguise après chaque coup.

Les crayons de couleur sont faits par les mêmes procédés mécaniques, mais la substance que l'on mêle à la glaise varie selon le genre de couleur.

Il y a, à Nuremberg, une trentaine de fabriques de crayons qui emploient six mille ouvriers et produisent annuellement environ trois millions de douzaine de crayons ordinaires, sans compter les crayons de couleur, les crayons à dessiner etc. La valeur de la production totale annuelle est de \$2 500.000.

Le bois employé est le cèdre rouge, dont la Floride fournit la plus grande quantité. On prétend que la consommation est telle que les forêts de la Floride s'épuisent et que pour se créer une réserve, la maison Faber, ayant réussi à acclimater le cèdre rouge en Allemagne, en a planté de grandes étendues qui seront mises à contribution au cas où le cèdre américain viendrait à manquer.